



ACID SUMMER



UN ROMAN DE
CHRISTOPHE LAMBERT

Woodstock, 1969



MILAN

ACID SUMMER

Pour Ingrid

Mise en pages : Petits Papiers
Correction : Manon Le Gallo
Illustration de couverture : Bene Rohlmann

© 2019 Éditions Milan

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur.

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : juin 2019
ISBN : 978-2-4080-0926-7
editionsmilan.com

Achevé d'imprimer au 2^e trimestre 2019 en Espagne par Rodesa.

CHRISTOPHE LAMBERT

**ACID
SUMMER**



WOODSTOCK, 1969

MILAN

« Ton réel devoir est de sauver ton rêve. »

Amedeo Modigliani

« Je désirais le mouvement et non une existence au cours paisible. Je voulais l'excitation et le danger, et le risque de me sacrifier pour mon amour. Je sentais en moi une énergie surabondante qui ne trouvait aucun exutoire dans notre vie tranquille. »

Léon Tolstoï

1



J'ai pris la route le vendredi 15 août à l'aube, dans ma Volkswagen Coccinelle à fleurs avec un autocollant « Gandalf est vivant » collé sur la vitre arrière. Vous trouvez ça ringard ? Rappelez-vous qu'on était en 1969 et que la Coccinelle avait une cote d'enfer. On la voyait au cinéma, dans les publicités... partout !

Les marguerites roses et vertes peintes à gros traits baveux, c'était autant pour essayer de me la jouer tendance que pour contrarier mon père. Tout ce qui touchait de près ou de loin au mouvement hippie le mettait en rogne : se laisser pousser les cheveux, écouter de la musique « de drogués », critiquer le Président... Ce petit jeu entre lui et moi durait depuis un an ou deux. Bonne pâte, ma mère arbitrait le match et comptait les points.

L'autocollant « Gandalf » ? C'était parce que j'appartenais à la Tolkien Society of America. Comme beaucoup de jeunes de l'époque, je ne lâchais jamais ma

version poche du *Seigneur des anneaux*. J'avais même écrit au professeur Tolkien pour lui poser des questions sur son monde imaginaire, qui me paraissait tellement réel (parfois plus réel que le monde qui m'entourait), et pour lui dire à quel point je le trouvais génial. Je crois même que j'avais utilisé le mot « sensass' ». J. R. R. Tolkien ne m'a jamais répondu, bien sûr. J'ai appris par la suite que les lettres de fans l'exaspéraient.

Ce matin-là, donc, la circulation a ralenti au niveau d'Oakland. Toute la population de New York âgée de dix-huit à trente ans semblait vouloir migrer vers le nord. Beaucoup de bus, de minivans, de camping-cars... On voyageait toit ouvert, la musique à fond. Il régnait déjà une ambiance de fête dans les véhicules bondés. Les gens faisaient coucou aux fenêtres. Les pauses forcées se multipliaient, mais elles restaient de courte durée, et je gardais bon espoir d'arriver pour le début du premier concert, prévu en fin d'après-midi. Posés à côté de moi, sur le siège passager : un prospectus tout froissé et un « *three-day ticket* », billet d'entrée acheté dix-huit dollars chez un disquaire de Greenwich Village. Le prospectus proclamait : « Trois jours de paix et de musique. Des centaines d'hectares à parcourir. Promène-toi pendant trois jours sans voir un gratte-ciel ou un feu rouge. Fais voler un cerf-volant. Fais-toi bronzer. Cuisine toi-même tes repas et respire de l'air pur. »

J'étais censé retrouver mon cousin Gene durant le festival. Gene venait de Californie spécialement pour l'événement. On se voyait chaque été, soit chez l'un, soit chez l'autre. J'avais passé le mois d'août de l'année précédente à lancer un frisbee avec lui sur une plage de Santa Monica, et je crois pouvoir dire que j'étais devenu assez bon à ce petit jeu-là ! Grand fan

de musique pop-rock en général et des Grateful Dead en particulier, Gene m'avait téléphoné dès qu'il avait eu vent du concert géant. On avait terminé notre conversation par un très naturel : « On se retrouve au stand des hot dogs, par exemple ? » Oui, ça nous paraissait aussi simple que ça. On n'imaginait pas qu'un demi-million de personnes allait avoir la même idée que nous !

J'ai regardé dans le rétroviseur. La file de voitures semblait s'allonger et se densifier de minute en minute. Mes yeux se sont fixés brièvement sur la petite photo coincée entre la vitre et le rebord du rétro. Elle était tirée d'une série de quatre clichés pris avec ma copine Stefany dans un photomaton new-yorkais. Stefany riait ; sa queue-de-cheval en mouvement était floue. Ses cheveux étaient noirs, séparés par une raie au milieu. Elle avait, disons, une beauté discrète. Sur la photo, nous paraissions très complices.

Quelque part après Tuxedo Park, j'ai joué avec la molette de l'autoradio à la recherche d'une chanson potable. Je suis rapidement tombé sur les Doors : « *And all the children are insane, waiting for the summer rain.*¹ » Il faisait une chaleur lourde, orageuse, et le ciel virait au gris, mais aucune goutte n'était encore tombée. J'ai ouvert la vitre à ma gauche, puis j'ai coincé une cigarette entre mes lèvres avant de l'allumer. Jim Morrison chantait, et sa voix s'est envolée, fantomatique. Les Doors ne se produiraient pas sur scène ce week-end. Leur leader était coincé à Miami, jugé pour attentat à la pudeur. (Quelques mois plus tôt, il avait eu la drôle d'idée de montrer son sexe à un parterre de spectateurs médusés, en leur jetant : « Vous êtes venus pour ça, hein ? ») Tant pis, on ferait sans

1. « Tous les enfants sont devenus fous en attendant la pluie d'été », extrait de *The End* des Doors.

Morrison et ses copains. Il y avait du beau monde au programme : Jefferson Airplane, The Who, Joan Baez, Janis Joplin, Country Joe McDonald, Jimi Hendrix...

J'ai bifurqué vers l'est en milieu de matinée. Autour de moi, c'était la pleine campagne : prés couverts de chaume, châteaux d'eau, éoliennes... L'Amérique rurale; pas vraiment celle qui écoutait Bob Dylan. Pourtant, le chanteur vivait dans la région, à Woodstock pour être plus précis. C'était en son honneur que les organisateurs avaient choisi cette localité pour accueillir le festival. Mais rien n'indiquait que Dylan allait venir. Les rumeurs se succédaient, contradictoires. Certains disaient que oui, d'autres prétendaient qu'il était souffrant. Sur un bus, quelqu'un avait déployé une banderole : « Dylan, montre-toi ! »

Les voitures avançaient cul à cul sur une bonne partie de la Route 17, aussi loin que portait le regard. Les motards se faufilaient entre les voitures avec un petit air supérieur. Les pauses étaient de plus en plus fréquentes. C'est durant l'un de ces arrêts forcés que j'ai remarqué les deux filles plantées sur le bas-côté de la route, près d'une grange sur la façade de laquelle on pouvait lire : « Toute nourriture vient de Dieu. »

L'une des deux portait des lunettes qui lui mangeaient la moitié du visage, et elle s'échinait sur le moteur d'une vieille Oldsmobile familiale au capot relevé. Une fumée de mauvais augure sortait du moteur.

L'autre fille, grande, blonde, les yeux bleus, avec tout ce qu'il faut pour devenir cheftaine des pom-pom girls, attendait adossée à la voiture. Elle avait les bras croisés et l'air boudeur, un pied au sol, un autre calé sur la portière conduc-

teur. Mon regard a remonté distraitemment le long de sa jambe pliée, jusqu'à la jupe. J'espérais sans doute apercevoir quelque parcelle d'un territoire interdit, et cela ne lui a pas échappé.

– Ben surtout, te gêne pas ! elle m'a lancé.

– Hein ? j'ai fait.

– Ça va ? Le spectacle te plaît ?

Je cherchais quelque chose de spirituel à répliquer. Je n'ai rien trouvé de mieux que :

– Désolé...

Elle a soupiré :

– Tous pareils...

L'autre fille a sorti le nez du moteur pour me jeter :

– Tu t'y connais en mécanique ?

– Pas trop... Mais j'ai l'impression que ton moteur est cramé.

La blonde a levé les yeux au ciel. La file de véhicules s'est remise en branle vingt mètres devant moi. J'ai risqué :

– Montez, je vous emmène.

Les deux copines ont échangé un regard interdit.

– Je peux pas laisser la bagnole, a répondu la fille à lunettes.

Mon père me tuerait.

J'ai haussé les épaules, façon de dire : « Comme vous voulez ! » La blonde hésitait. Elle s'est tournée vers l'autre :

– Ça t'embête si j'y vais ?

– Non, non, tu fais comme tu veux. On est dans un pays libre.

– Tu es sûre ?

– Oui, vas-y, je vais me débrouiller...

La voiture arrêtée juste devant moi a bougé. Mais la blonde, elle, était toujours plantée près de la vieille Oldsmobile.

– Tu vas appeler une dépanneuse ? elle a demandé à sa copine.

– Je ne sais pas. T'inquiète, allez, vas-y.

Les premiers rappels à l'ordre ont fusé sous forme de coups de klaxon. Les gens étaient globalement décontractés, mais bon, quand même, l'embouteillage avait quelque peu émoussé leur capital de « paix et amour » !

– Je bloque la circulation. Décide-toi !

J'ai deviné qu'elle allait venir, alors, très vite, j'ai décroché du rétroviseur la photo prise avec Stefany et je l'ai rangée dans ma poche. Je sais ce que vous vous dites : c'est nul. Et vous avez sans doute raison. Mais j'ai décidé de raconter la vérité, alors tant pis pour mon image de gentleman...

– On se retrouvera sur le stand des hot dogs ? elle a lancé à sa copine.

Quand je vous disais que tout le monde avait eu la même idée !

– Qu'est-ce que tu glandes ? ! a gueulé quelqu'un derrière moi.

– C'est bon, ça va ! j'ai riposté.

De toute façon, on ne pouvait pas dépasser les dix à l'heure...

La beauté blonde est montée dans ma Volkswagen.

J'ai appuyé sur la pédale, et la Coccinelle est repartie.

2



– Moi, c’est Penelope, a dit ma passagère.

– John, j’ai répondu. John Hudson.

Penelope a sorti un petit miroir de son sac en cuir de fabrication artisanale, sur lequel était pyrogravé le symbole de la paix. J’ai observé du coin de l’œil le contenu de sa musette, fouillis d’objets invraisemblable. Ma voiture, au contraire, était un modèle de rangement. Sous le commandement de mon père, qui en faisait autant avec sa Buick, je passais mes dimanches, contraint et forcé, à aspirer les sièges et les tapis de sol, sans parler du tuyau d’arrosage sur les fleurs colorées de la carrosserie.

Je conduisais en continuant à admirer discrètement Penelope pendant qu’elle se repoudrait le nez. Elle faisait ça avec beaucoup de naturel et était encore plus jolie de près. Elle devait être un peu plus âgée que moi – vingt-deux ans, peut-être ? J’ai senti des papillons danser au creux de mon sternum, et mes mains sont devenues moites sur le cuir du volant. En matière de filles, mon expérience était assez

limitée. Il y avait Stefany, bien entendu, mais elle était issue d'une famille très traditionnelle. Pour elle, il était inenvisageable de « passer aux choses sérieuses » avant le mariage. J'avais donc accepté d'attendre patiemment. Nous n'avions pas encore officiellement célébré nos fiançailles, mais c'était tout comme. Nos parents se fréquentaient chaque été depuis vingt ans dans des stations balnéaires de la côte est : Long Island, Nantucket, Martha's Vineyard, Cap Cod... J'avais pris l'habitude de retrouver Stefany en vacances. On flirtait sur la plage et dans les soirées organisées entre jeunes. On s'était embrassés, deux ans plus tôt, sous les fleurs de lumière pétaradantes du 4 Juillet¹. Stefany était une fille bien élevée, studieuse, réservée, qui n'avait pas d'ambitions particulières dans la vie, à part devenir une bonne épouse et une bonne mère. Ça n'avait rien de choquant, à l'époque – moi, en tout cas, ça ne me choquait pas. Je crois que le truc le plus dingue qu'elle eût jamais fait était l'achat en cachette d'un disque de Frankie Avalon. Moi-même, on ne peut pas dire que j'étais un rebelle. Je n'étais pas non plus un petit bourge « fils à papa ». Je me cherchais, comme on dit.

Penelope a rangé le poudrier et le miroir. Elle a tourné la molette de la radio, d'où ne sortaient plus que des crachotements. Impossible de trouver une fréquence claire et nette. Elle a coupé le son avant de me lancer :

– Et sinon, tu écoutes quoi, comme musique ?

La question. Le sésame qui pouvait vous ouvrir toutes les portes si vous répondiez correctement, ou alors vous faire passer en une seconde pour le dernier des losers.

1. Date de la fête nationale aux États-Unis.

J'ai réexaminé ma passagère : qu'est-ce que cette blonde au physique de princesse pouvait écouter ? J'ai choisi des trucs légers, vaguement rétro :

– J'aime bien les Dovells, Jack Scott, Little Richard... Et les Four Seasons aussi.

Et, dans ma tête, je fredonnais : « *You're just too good to be true, can't take my eyes off of you.*¹ »

Penelope m'a regardé bizarrement.

– Ah bon ? Tu vas à Woodstock et tu écoutes des trucs de vieux ?

Je me suis mordu la langue.

– Hum... En fait, j'écoute de tout. Et toi, tu aimes quoi ?

– Janis Joplin, Dylan, Jefferson Airplane, Sweetwater... On arrive à Woodstock à quelle heure ? Je voudrais surtout pas rater le début du concert. C'est Sweetwater qui doit ouvrir le show ; c'est pour ça que je suis pressée d'arriver : je suis venue surtout pour eux. Et aussi pour Janis. J'adore comment elle miaule autant qu'elle chante ! Elle a réussi à s'imposer dans un univers super macho. Je suis hyper fan.

– Honnêtement, je ne sais pas trop à quelle heure on y sera. Et en plus, on ne va pas vraiment à Woodstock.

– Ah bon ?

– Les habitants de Woodstock ont fait des pieds et des mains pour virer le festival, t'es pas au courant ?

– Non.

– Ils n'avaient pas envie de voir leur village envahi par des dizaines de milliers de jeunes drogués.

1. « Tu es trop belle pour être vraie, je ne peux pas te quitter des yeux », extrait de *Can't Take My Eyes off You*, de Frankie Valli and the Four Seasons.

– Des dizaines ? Des centaines de milliers, oui ! a pouffé Penelope. Tu as vu le monde qu’il y a encore derrière nous ?

J’ai acquiescé. Une interminable procession de véhicules nous précédait... et nous suivait !

– C’est à Bethel que ça va se passer, soixante-dix miles plus loin. Mais les organisateurs ont quand même gardé le nom de Woodstock, c’était plus pratique comme ça.

– Ben, l’info n’est pas arrivée jusqu’à moi. Et Mary-Jane non plus n’était pas au courant.

– Mary-Jane ?

– Ma copine, que tu as vue tout à l’heure ! Ça va être compliqué de la retrouver si elle n’est même pas dans la bonne ville...

– Tu viens d’où ?

– De Providence, mais je fais mes études à Boston.

J’ai hoché la tête.

– Tu étudies quoi ?

– La littérature. Je veux devenir romancière.

– Oh ?

– Pourquoi ? Ça te surprend ?

– Oui... Je veux dire, non... Enfin, je sais pas.

Je m’enfonçais.

J’ai demandé :

– Tu veux écrire quoi, comme romans ?

– De la science-fiction.

– Non ?!

– Leigh Brackett est une femme et elle écrit de la science-fiction, tu sais...

– Je connais. J’ai lu *Le Livre de Mars*.

– C’est pas mal, mais je préfère *La Porte vers l’infini*.

Cette fille était décidément pleine de surprises !

Nous sommes partis dans une grande discussion sur les mérites respectifs d'Edmond Hamilton et Edgar Rice Burroughs, avant d'enchaîner sur la cosmogonie de Lovecraft et les dystopies d'Orwell et de Huxley... Bon Dieu, elle était incollable ! Elle m'a même appris que l'un des bouquins de l'auteur du *Meilleur des mondes* avait inspiré Jim Morrison et ses copains au moment de la création de leur groupe.

– *Les Portes de la perception* ! elle a lancé. Le nom des Doors vient de là. Tu l'as lu ?

Non, je ne l'avais pas lu. C'est bête à dire, mais c'était la première fois que je discutais de science-fiction ou de *fantasy* avec... une fille. Stefany ne s'y intéressait pas du tout. Pour elle, la Littérature (notez la majuscule !), c'était des landes anglaises balayées par le vent et des demoiselles au teint pâle, avec des châles sur les épaules, inconsolables car condamnées à un amour impossible... Les soucoupes volantes et les Grands Anciens en forme de pieuvre n'avaient pas grand-chose à faire dans ce type d'histoire.

J'ai regardé Penelope d'un œil neuf. Oui, elle était jolie, mais il y avait autre chose. Je me sentais électrisé, intellectuellement stimulé. Presque... compris ?

– Et toi, tu veux faire quoi, dans la vie ? elle m'a demandé.

– Metteur en scène.

– De théâtre ?

– Non, de cinéma.

J'avais répondu vite, sans hésiter, mais, en vérité, ce n'était pas aussi simple que ça. Je lui ai raconté que j'avais posé ma candidature dans deux écoles, chacune m'ouvrant une voie très différente.

– Et j'ai été reçu dans les deux.

– Ben alors ? C'est super...

– Oui, sauf que mon vieux ne me laissera jamais faire celle qui m'intéresse vraiment.

J'étais admis à Yale, dans le nord, en section commerce. La voie préconisée par mon père. La sécurité, quoi ! Et aussi à la Tisch School de New York, une école de cinéma. Les cours ne démarreraient qu'à l'automne, mais je devais faire un choix, là, dans les jours prochains. J'avais repoussé ce moment fatidique tout l'été, mais je ne pourrais pas tergiverser éternellement. En vérité, mon choix était déjà fait : il me paraissait quasiment impossible de passer outre l'accord de mon père. Il avait promis de me couper les vivres si je m'opposais une fois de plus à lui. Comment aurais-je pu réussir dans le cinéma sans argent, et alors que je ne connaissais personne de ce milieu ? Mon père ne voulait que mon bien. Il aurait été injuste de le détester pour ça, mais... intérieurement, je bouillonnais !

La vie n'avait guère épargné la génération de mes parents. Ils étaient nés au lendemain de la Première Guerre mondiale et avaient grandi dans une Amérique en crise, où les gens crevaient de faim. Puis, quand mon paternel avait eu vingt ans, il s'était battu sur le front, en Europe, pendant que ma mère travaillait dans une usine d'armement, comme des millions d'autres femmes. Mon père s'était fait tout seul. De retour au pays, il avait ouvert une boutique d'électroménager. Il en avait bavé pour nous assurer, à mes sœurs et à moi, un toit et un frigo bien rempli. Alors évidemment, que son fils songe à aller, je cite : « Faire le guignol chez les aaaartistes » (il rallongeait le *a* d'« artistes » pour donner au mot un côté prétentieux), ça le dépassait complètement. « Tu as toutes les chances, me disait-il, toutes les cartes en main. Et tu voudrais gâcher ça ? »

Mes parents ressemblaient à ceux de Dustin Hoffman dans *Le Lauréat*¹, qui était sorti deux ans plus tôt et que j'avais vu une demi-douzaine de fois. Le rôle du père devait initialement être interprété par Ronald Reagan, un acteur qui deviendrait plus tard le président des États-Unis. Il avait d'ailleurs une définition bien à lui du mouvement hippie – « La tenue de Tarzan, les cheveux de Jane et l'odeur de Cheetah » : voilà comment ce bon vieux Ronald voyait la jeunesse de l'époque !

Il y a, dans *Le Lauréat*, une scène hilarante où un ami de la famille prend à part le jeune héros et lui balance, très solennel : « Le plastique, voilà l'avenir ! » Justement, notre génération ne voulait pas d'une société en plastique, une société en toc, qui sonne creux. Je me retrouvais dans ce rasle-bol généralisé.

J'avais tourné une poignée de films avec la caméra Super 8 familiale, celle qui servait à immortaliser l'ouverture des cadeaux de Noël et les vacances à la plage. Je faisais des collages expérimentaux, de l'animation image par image. Mon court-métrage le plus réussi était un mélange de photos de la guerre du Vietnam découpées dans le magazine *Life*, filmées comme un générique et montées sur une chanson de la comédie musicale *Mary Poppins*. Je trouvais le contraste intéressant.

– C'est génial, le cinéma ! s'est exclamée Penelope.

On s'est mis à parler de la nouvelle vague, de Kurosawa, de Fellini, de Kubrick, de tous ces artistes qui essayaient de bousculer les codes... Penelope était tout aussi bluffante en cinéma qu'en littérature. Nous étions vraiment sur la même longueur d'onde.

1. Film de Mike Nichols, qui a rencontré un grand succès en 1967.

– On n’a qu’une vie ! elle a ajouté en me donnant un petit coup de poing taquin dans l’épaule. Si tu as des choses à dire au monde, il faut foncer !

Et si elle avait raison ? Et si le festival pouvait m’offrir une dernière chance de prendre mon courage à deux mains et d’affronter mon destin ? Puisque l’époque était à l’utopie, à l’espoir d’un avenir meilleur... pourquoi ne pas croire au mien ? Sur ces belles pensées, mon ventre, plus trivial, a émis des gargouillis.

– Tu as faim ? a demandé ma passagère.

– Ouais. Un peu. J’ai rien avalé depuis 7 heures ce matin...

– Attends, arrête-toi là.

Elle avait vu un étal sur le bord de la route.

– Des pastèques à 15 cents, tu en veux une ?

J’ai fait « oui » de la tête et je me suis rangé sur le bas-côté. Elle est sortie de la voiture. Je l’ai regardée discuter avec le vendeur en souriant. Je trouvais incroyable que la vie l’ait mise au bord de ma route – littéralement.

Penelope est revenue avec la pastèque sous le bras. Elle s’est rassise à côté de moi.

– J’ai pas de couteau, j’ai dit.

– Moi, j’en ai un.

Elle a fouillé dans son sac bordélique avant d’en sortir un canif.

– Quatre ans chez les scouts ! elle a plaisanté.

Je me suis de nouveau inséré dans la file. On avançait à peine. La chaleur augmentait. J’ai accueilli comme une bénédiction la pastèque, aussi désaltérante que nourrissante. Penelope me découpait de larges tranches que je dévorais, une main sur le volant, et je crachais les pépins par ma fenêtre ouverte.

On a continué au ralenti pendant encore un quart d'heure, et puis, à la sortie de l'autoroute, la circulation s'est arrêtée net. Cette fois, ça semblait parti pour durer. Pas l'ombre d'un mouvement à l'horizon.

– Merde, j'ai soupiré.

Des hélicoptères passaient au-dessus de nous. Il y avait des appareils de l'armée, d'autres avec une croix rouge peinte sur la carlingue, mais aussi des équipes de télé qui filmaient en direct l'embouteillage monstre. Les hélicos laissaient derrière eux un écho de tonnerre mécanique.

Les gens sortaient des véhicules pour respirer un peu. Penelope et moi les avons imités. Un gars, allongé sur le capot de sa vieille Ford Fairlane 1959 poussiéreuse, fumait un joint aux dimensions impressionnantes, ses yeux explosés tournés vers le ciel. Il n'avait pas l'air stressé, c'est le moins qu'on puisse dire ! Ni par l'arrêt de la circulation, ni par le fait qu'une caméra indiscreète était susceptible de zoomer sur lui. Je guettais des policiers, il n'y en avait aucun dans les parages. Des femmes cueillaient des fleurs dans les champs pour en faire de gros bouquets. Des amoureux se bécotaient à pleine bouche, insoucieux de toute pudeur, et je les enviais.

Penelope a suivi mon regard.

– Ils ont trouvé une bonne manière de passer le temps, hein ?

– Ouais, j'ai répondu avec un sourire idiot.

Elle a contourné ma voiture et s'est approchée de moi.

– Peut-être qu'on pourrait faire comme eux ?

J'ai vu son visage se rapprocher du mien, au ralenti, comme dans un film. Mes mains se sont refermées sur sa taille, et je l'ai embrassée. Je me souviens de chaque sensation, du goût de pastèque, de son odeur, du contact de sa poitrine pressée

contre la mienne, de ma main dans ses cheveux, enfouie, fouilleuse, de la sienne contre ma nuque, enveloppante, d'un bruit de tambourin qui cognait à mes oreilles – étaient-ce des gens qui jouaient ou le flux de mon sang propulsé par les battements d'un cœur de plus en plus affolé ? Le mouvement de nos langues et celui des hélicos qui traversaient le ciel, le staccato de leurs pales se mélangeant au brouhaha ambiant pour former un crescendo de pure extase ! Rien à voir avec Stefany, qui embrassait d'une manière appliquée, presque scolaire...

Combien de temps a duré notre baiser ? Aucune idée. Peut-être quinze secondes ? Peut-être quinze minutes ? Le temps, c'est relatif, comme l'a dit ce bon vieil Albert. Une chose est sûre : jamais je n'oublierai ce moment, même si je dois finir centenaire. Oui, je me rappelle encore tous les détails, un demi-siècle plus tard, avec une acuité presque douloureuse !